
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME C • 2022

CONGRÈS DU CENTENAIRE 100 ANS D'HISTOIRE DE LA BRETAGNE



ACTES DU CONGRÈS DE RENNES 2-5 NOVEMBRE 2021

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Deux chercheurs gallois sur le terrain breton. Un demi-siècle d'aventures

Dans les années 1960, deux universitaires britanniques étaient à la recherche de nouveaux domaines pour leurs futures études. C'est ainsi que, tous deux Gallois, ils se sont amusés sur la terre bretonne pendant plus d'un demi-siècle. L'un d'eux, médiéviste, commença avec l'intention d'écrire une thèse de doctorat, mais se prit d'une telle passion qu'il creuse toujours les archives. L'autre, essentiellement scientifique de terrain – avec une formation en mathématiques et physique, mais s'étant par la suite aventuré vers d'autres disciplines – a parcouru les cinq départements dans son camping-car, à la découverte de l'architecture domestique encore préservée, enregistrant par les mesures et la photographie les détails archéologiques qui permettraient une interprétation plus complète de l'évolution des structures.

Et, tous les deux, nous nous sommes permis des escapades à travers la France afin de mieux comprendre le contexte breton. Celles-ci ont commencé dans les années 1970 quand il a paru nécessaire d'étudier, bien que rapidement et plutôt superficiellement, une architecture civile plus ancienne, mieux représentée dans d'autres régions. Cela nous a menés, comme nous le verrons, à une étude des maisons urbaines de Cluny (Cluny est encore une ville romane !) et à notre séminaire annuel sur le terrain qui, toujours organisé, a permis l'élaboration de trois volumes importants sur les demeures nobles, non seulement en France, mais aussi dans certaines régions d'Angleterre.

Michael Jones, le premier, jeta son dévolu sur l'histoire de ducs de Bretagne, en particulier sur Jean IV, ce qui le conduisit à sa thèse de doctorat de l'université d'Oxford en 1966¹. En 1969, Gwyn Meirion-Jones fit une reconnaissance pour vérifier la faisabilité d'une étude approfondie sur l'architecture vernaculaire de la région, ce qui le conduisit à sa thèse de doctorat de l'université de Londres en 1978².

1. JONES, Michael C. E., *John de Montfort, England and the duchy of Brittany 1364-1399*, D. Phil. thesis, Oxford, 1966.

2. MEIRION-JONES, Gwyn I., *The lesser rural domestic buildings of Brittany : their construction, distribution and evolution*, 2 vol., Ph.D. thesis, Université de Londres, 1978 ; *Id.*, *The Vernacular Architecture of Brittany : an Essay in Historical Geography*, Édimbourg, John Donald, 1982.

Nous nous rencontrâmes pour la première fois à Saint-Brieuc après avoir parcouru, l'un et l'autre, la région sans jamais que nos chemins se croisent. Depuis notre rencontre en 1979 dans la salle de lecture des anciennes Archives départementales des Côtes-du-Nord, nous avons conduit, depuis quarante ans, les collaborations les plus fructueuses, tandis que nous poursuivions divers autres projets indépendamment.

Notre tâche n'est pas encore terminée et nous espérons tous deux achever un important travail sur la demeure noble en Bretagne et produire des monographies plus courtes sur des sites passionnants.

Le terrain, document idéal

Le témoignage de Gwyn Meirion-Jones

Je ne l'imaginai guère à cette époque, mais l'année 1969 s'avéra décisive pour mon avenir : je cherchais alors un nouveau thème pour mes recherches. J'avais fait une thèse sur l'habitat rural dans le sud de l'Angleterre et je voulais continuer sur ce thème tout en travaillant sur une autre culture, afin d'élargir mon champ de connaissances. Bien que né en Angleterre où j'ai passé presque toute ma vie, je suis cent pour cent d'origine galloise (ce que confirme une recherche sur mon ADN !) et il n'est pas surprenant que j'aie voulu poursuivre mes recherches dans un pays celtique. Si l'on regarde les régions de l'arc atlantique, il subsiste peu d'habitat antérieur au XVIII^e siècle en Écosse et en Irlande, où on l'a détruit régulièrement depuis la Préhistoire. Il me restait la Bretagne ou la Galice comme source d'inspiration. Cette dernière région est passionnante, mais trop loin de l'Angleterre pour des allers-retours réguliers. Il a fallu trancher et, à l'été 1969, nous sommes venus en Bretagne pour la première fois, mon épouse et moi, faire une reconnaissance, dans mon premier camping-car. Et ainsi, depuis plus d'un demi-siècle, je suis ancré dans la région !

On ne peut trop insister sur la valeur d'un paysage en tant que document historique. C'est le document idéal, un véritable palimpseste, composé de couches successives, dont chacune offre l'image d'un paysage culturel particulier. Là où les preuves documentaires peuvent être conservées souvent par hasard et en quantité éminemment variable selon le temps et l'espace, le paysage physique lui-même conserve aisément les reliques du passé, même si quelques destructions sont inévitables. Il suffit au chercheur d'apprendre à le lire ! Au fur et à mesure que les couches supérieures du palimpseste sont enlevées, le témoignage des périodes précédentes apparaît. Cela est vrai non seulement d'un paysage physique, champs et prairies, marais et landes, mais aussi des édifices qui représentent les habitations des populations locales à travers les siècles. Il s'ensuit que ces bâtiments domestiques se lisent comme un palimpseste, composé de couches successives de rénovations, restaurations et reconstructions, chacune d'elles représentant une période de l'histoire de la maison, que ce soit une simple maison paysanne ou un manoir complexe.

L'histoire de chacun se révèle par l'examen patient de la structure et l'enlèvement des couches supérieures successives jusqu'aux périodes les plus anciennes. Même si nous pouvons admirer et apprécier la décoration élaborée qui caractérise de nombreux édifices domestiques, ce n'est que « la cerise sur le gâteau » : ce qui compte vraiment, c'est le gâteau et sa recette ! C'est son étude qui nous permet d'évaluer et d'expliquer l'évolution de la maison et comment elle est adaptée à l'usage qu'on en fait. Les maisons sont faites pour être habitées, pas seulement pour être admirées de l'extérieur !

À l'époque, les études sur l'habitat rural de la France avaient été faites surtout par des géographes dans l'esprit des années 1920-1930³. Les études récentes sur l'architecture vernaculaire – en particulier les études de l'après-guerre dans les îles Britanniques, en Allemagne et en Scandinavie, surtout dans une perspective pluridisciplinaire – étaient à peine connues en France. L'Inventaire général des richesses artistiques de la France, créé en 1964 à l'instigation d'André Malraux, était dans ses premières années. La Bretagne était dotée d'une des premières commissions et le volume sur le canton de Carhaix-Plouguer, paru en 1969, le premier en France – juste au moment où je commençais mes propres recherches –, était le fruit d'une équipe largement composée d'historiens de l'art⁴. Le terme même de « richesses artistiques » montre bien l'approche mono-disciplinaire des études françaises dans ces années-là. J'ai dû expliquer que mon approche était essentiellement pluridisciplinaire et que les géographes, les ethnologues, les historiens, les architectes et surtout les archéologues du bâti avaient chacun leur contribution à apporter. À ce moment-là, la datation précise, par la dendrochronologie – qui est devenue un outil indispensable – n'était pas suffisamment développée en France. Cependant, malgré nos démarches très différentes, j'ai eu des relations très chaleureuses avec l'Inventaire régional de Bretagne, son vice-président André Mussat, devenu un grand ami, et sa secrétaire, Françoise Hamon. Pendant quelques années, jusqu'à ce que le professeur Mussat quitte ses fonctions, nous avons, lui et moi, profité de fructueux échanges scientifiques.

Je me suis ainsi lancé sur le terrain breton en 1969 : d'est en ouest, d'ouest en est, du nord au sud et du sud au nord, j'ai sillonné la Bretagne afin de voir s'il y avait matière à une étude. J'y ai trouvé des trésors et, cinquante-trois ans plus tard, je suis toujours dans la région.

3. Pour les références, voir : MEIRION-JONES, Gwyn, *The Vernacular Architecture of Brittany...*, *op. cit.*

4. Ministère des Affaires culturelles, Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. Commission régionale Bretagne. MUSSAT, André (dir.) en collaboration avec Jacques CHARPY, Pierre-Roland GIOT et Louis PAPE, *Canton de Carhaix-Plouguer*, préface par André MALRAUX ; introduction de Julien CAIN et André CHASTEL, 2 vol., Paris, Imprimerie nationale, 1969.

L'architecture vernaculaire

Après cette première reconnaissance, mes recherches ont commencé sérieusement en septembre 1970. Il était évident qu'il y avait des milliers, même des dizaines de milliers de petites maisons rurales dans la région historique aux cinq départements. Il fallait faire une sélection, ou plutôt un choix raisonné. Mon but n'était pas de faire un inventaire, ni de chercher les maisons les plus belles, mais d'essayer de comprendre l'habitat et de savoir comment il avait fonctionné et évolué afin d'en déduire des conclusions valables pour tout l'ancien duché, des conclusions générales, en somme.

Pour réussir il fallait faire des sondages et j'ai choisi un système d'échantillons aléatoires⁵. Cette approche évite d'être trop largement attiré par les habitations les mieux conservées, ou les plus belles. Mon objectif n'était certainement pas de recenser les « richesses artistiques », mais d'identifier le foyer des gens, riches et pauvres, mais surtout pauvres, et d'essayer de classer les maisons, non par les matériaux de construction ni par leurs éléments de décoration, mais par leur plan et leurs fonctions, afin d'établir une définition de maisons-types et de voir leur évolution à travers les siècles. Afin d'obtenir ce niveau d'objectivité, j'ai surimposé sur la carte de la Bretagne un quadrillage de carrés de 100 kilomètres sur 100, divisés eux-mêmes en carrés de 10 sur 10 ; à l'intérieur de ces derniers, j'ai choisi au hasard des carrés de 5 km sur 5. Mais après une première journée sur le terrain, triste et pluvieuse, il est devenu évident que ces carrés étaient trop grands. J'ai finalement réduit ceux-ci à des carrés de 2,5 kilomètres de côté⁶. J'ai visité toutes les habitations contenues dans ces petits carrés et enregistré toutes les maisons qui semblaient intéressantes du point de vue scientifique. Certaines étaient belles, parmi lesquelles on trouvait des portes et des fenêtres sculptées, mais la plupart étaient seulement « ordinaires ». Finalement, sur toute la région, j'ai inventorié, de façon superficielle, plus d'un millier de maisons rurales qui représentaient la Bretagne, pour le meilleur ou pour le pire !

Pendant les sept années entre ma première visite et la soutenance de ma thèse, non seulement je suis parvenu à bien connaître l'habitat rural, mais j'ai pu aussi apprécier les caractéristiques de la culture de la région dans son ensemble. J'ai ainsi appris qu'il n'y a pas une seule Bretagne, mais une multitude de pays. J'ai eu la grande chance, ainsi que le privilège, de faire mon étude juste au moment du remembrement. L'agriculture changeait, à un rythme parfois sans pitié. La politique agricole de la France, et surtout de la Communauté économique européenne, essayait de faire évoluer rapidement une agriculture qui avait stagné pour tout un tas de raisons, ce qui faisait le bonheur des ethnologues et autres sociologues, mais moins celui des

5. *Random nested samples*, en langue anglaise technique. C'est une technique développée par les botanistes pour faire des sondages dans de vastes terrains.

6. Une carte montrant ces carrés, au nombre de 21 pour toute la Bretagne, se trouve, avec des résultats, dans MEIRION-JONES, *The Vernacular Architecture...*, *op. cit.*

habitants. Du point de vue social, c'était probablement souhaitable ; mais pour la conservation des traditions et du patrimoine rural, surtout pour les petits édifices, c'était une catastrophe. Heureusement, j'ai pu enregistrer par des cartes, des dessins et surtout des photographies, des structures et du bâti qui, pour beaucoup, n'existent plus.

De fait, je témoignais de la fin de toute une civilisation agricole. Pour un scientifique, c'était une chance merveilleuse, car énormément de traditions avaient été conservées dans la façon dont les maisons étaient habitées, comment elles fonctionnaient, mais aussi dans la façon dont la terre était cultivée. Il faut aussi dire que la maison – ferme, manoir ou château – n'était pas construite pour être admirée, mais surtout pour habiter. C'est le plan de la maison, son programme, qui est essentiel pour la compréhension de la structure. Tout le monde aime bien voir, et habiter, une belle maison avec de beaux détails et parfois de la pierre sculptée. Mais pour comprendre l'habitat, il faut étudier surtout la façon dont les demeures étaient habitées, les ambitions des habitants, ainsi que leurs moyens et surtout la culture, au sens le plus large, dans laquelle ils vivaient. Jusqu'au milieu du ^{xx}e siècle, les paysans bretons vivaient dans une seule pièce, la « cuisine » ou « *kegin* » en breton. Toute leur vie s'y déroulait, de la naissance à la mort. En revanche, la noblesse avait des demeures se composant d'une salle de plain-pied et d'une chambre haute au-dessus d'une cuisine ou d'une cave. Le paysan couchait en bas, le noble à l'étage : telle était la grande distinction sociale.

L'hospitalité traditionnelle existait encore à cette époque et j'ai été souvent accueilli à bras ouverts dans les fermes. Partout, j'ai toujours été bien reçu, même si parfois j'avais du mal à expliquer ce que je faisais. Un jour, après m'avoir observé dans mes activités pendant trois heures sous une grande chaleur, un paysan s'est exclamé : « Et vous êtes payé pour faire ça ! ». Dans le Morbihan des années 1970, le cidre était toujours à l'honneur. À chaque ferme, il fallait boire un verre ou plusieurs, suivis d'un lambic, ensuite d'un café et, finalement, d'un café arrosé de goutte ! Cela, même à 10 h du matin, avec ensuite deux ou trois autres visites à faire avant midi. Il m'est arrivé de me présenter devant une ferme dans la matinée et de me trouver à table avec la famille à midi. Souvent, c'étaient les plus pauvres, ou les plus humbles, qui manifestaient l'accueil le plus chaleureux. Avoir appris à parler français dans les cours des fermes bretonnes me poursuit encore aujourd'hui !

Cette étude de l'habitat rural a duré sept ans, les séjours sur le terrain breton étant pris largement sur les vacances que me laissaient mes responsabilités de directeur d'un Institut de géographie à Londres. C'était au début de 1978 que j'ai soutenu ma thèse de doctorat qui a été suivie d'articles, en français pour la plupart, dans des revues scientifiques. La thèse elle-même a été publiée en 1982 en langue anglaise et la plupart de ses chapitres, traduits en français, se trouvent les années suivantes dans les revues de sociétés savantes françaises et ailleurs. Ce fut notamment mon premier article dans les *Mémoires* de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne en 1980.

Manoirs et châteaux

Cependant, l'habitat rural ne se limite pas aux maisons paysannes. Le paysage bâti se compose aussi de manoirs et de châteaux. En effet, les demeures de la classe dirigeante formaient un ensemble avec les fermes de leurs tenanciers. Les domaines de la noblesse – même de la petite noblesse – constituaient à l'origine des communautés intégrales dont chaque élément avait son rôle à jouer. C'est pour compléter ma connaissance de l'habitat breton et de son paysage que j'ai eu l'idée de lancer un programme de recherche sur les manoirs, tellement nombreux dans la région, ainsi que sur les châteaux de petite et moyenne taille. Mais une telle recherche demandait un fort engagement dans les archives, en plus du temps sur le terrain nécessaire pour enregistrer les données visuelles : notes, photographies, relevés précis, ainsi que pour en négocier l'accès : assez souvent il fallait consacrer du temps à expliquer aux propriétaires le but de nos enquêtes. Le projet, comme je l'avais imaginé, était trop vaste pour qu'un seul chercheur pût en venir à bout en une seule vie, surtout en travaillant à mi-temps. Le travail en archives nécessitait un médiéviste paléographe et je m'associais alors avec Michael Jones qui avait fait sa thèse de doctorat sur les ducs au ^{xiv}^e siècle et avait déjà une expérience de la région. Je fus frappé par la difficulté de dater certains monuments, non seulement en Bretagne, mais aussi en France – et même en Europe. Les études publiées étaient largement le fruit des recherches des historiens de l'art et la datation dépendait trop souvent d'observations subjectives, voire très subjectives.

Nous avons conçu au début des années 1980 un projet pluridisciplinaire, « Les bâtiments domestiques seigneuriaux de Bretagne », selon trois axes principaux : l'étude architecturale et archéologique du bâti, l'examen des archives écrites et iconographiques et la datation par la dendrochronologie de certains bâtiments. Je fus responsable de la direction du projet, ainsi que des études architecturales qui associaient les relevés topographiques et photographiques à l'analyse dendrochronologique. Michael Jones se chargea du dépouillement des archives et Jon Pilcher⁷ assumait initialement la responsabilité scientifique du programme dendrochronologique et de l'établissement des premières matrices chronologiques. Le projet a ensuite largement bénéficié de la nomination de Frédéric Guibal comme assistant de recherche pendant deux ans⁸.

7. D^r (ensuite, Professor) J. R. Pilcher, *The Queen's University of Belfast*.

8. Un poste, qu'il a occupé entre 1985 et 1987, conjointement à la *City of London Polytechnic* (aujourd'hui la *London Metropolitan University*) et à *The Queen's University of Belfast*, en tant que *Post-doctoral Research Assistant*, fondé par la *Science and Economic Research Council (SERC)*. Il est actuellement chargé de recherche hors classe, au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Son activité porte surtout sur l'étude des relations entre les sociétés humaines, la forêt et le bois au cours des trois derniers millénaires en région méditerranéenne, à l'aide des outils de la dendrochronologie.

Alors que dans l'étude des édifices vernaculaires, face à un nombre trop grand de structures conservées dans la région, nous avons décidé de pratiquer une sélection fondée sur une méthode de statistiques aléatoire, les résidences des propriétaires terriens demandaient une approche différente. En particulier, nous étions face à l'évolution de résidences nobles, avec plusieurs phases de changements significatifs dans cette évolution. Au début, il semblait que les structures les plus anciennes dataient du ^{xv}^e siècle. En outre, des changements manifestes apparaissaient dans la distribution de la maison à la fin du ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle. Pour simplifier notre tâche, et parce que ces dernières constructions étaient de peu d'intérêt pour nous, à titre personnel, nous avons cherché à limiter nos recherches aux bâtiments antérieurs à 1650. La sélection des structures était aussi différente : nous devions aller là où l'on pouvait en trouver des exemples. Les quelques structures les plus anciennes tournaient autour des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, mais elles étaient peu nombreuses ; nous devions examiner celles qui avaient survécu. Les autres furent identifiées dans les publications de chercheurs, amateurs pour la plupart. Les dessins et les photographies nous donnaient une idée des lieux que nous pourrions étudier. Une fois que nos projets furent connus, des avis donnés gracieusement et des connaissances locales nous menèrent parfois à des découvertes intéressantes. Peu à peu, une image de l'évolution des demeures nobles de la région commença à se faire jour. Une observation archéologique précise, des relevés minutieux et des photographies, associés avec la datation précise de la dendrochronologie, nous permirent d'établir une échelle d'évolution plausible pour les demeures nobles.

L'apport de Frédéric Guibal a été d'une importance essentielle et précieuse pour notre projet lors d'une phase vitale de son évolution. De fait, nous avons introduit cette technique de la dendrochronologie dans le Grand-Ouest de la France. Nous avons commencé sur un terrain vierge, ce qui nous a posé des gros problèmes logistiques, physiques et scientifiques, et c'est grâce à la détermination et à la persévérance de nos collègues que nous avons pu mener à bien notre projet. Et c'est avec grand plaisir que nous avons observé, plus tard, l'utilisation et l'évolution de cette technique par certains collègues français, notamment Yannick Le Digol qui a énormément développé le sujet en Bretagne ces dernières années, ainsi que dans les régions voisines⁹. Tout récemment, Corentin Olivier¹⁰ a repris la technique pour sa thèse sur la charpente du ^{xiv}^e siècle soutenue en 2020, une période assez difficile à étudier pour diverses raisons, liées surtout au climat et aux guerres de l'époque.

Pendant de longues années, nous avons bénéficié des services du personnel de l'Institut de géographie de la *London Metropolitan University*. Nous avons pu bénéficier

9. Yannick Le Digol est directeur du laboratoire Dendrotech, memoriesdubois@dendrotech.fr. Antenne de Rennes, 6, rue de la Forge, 35830 Betton. Antenne d'Angoulême, 19, rue Dutillet de Boisbedeuil, 16440 Nersac.

10. Corentin Olivier est actuellement chargé de l'antenne Dendrotech d'Angoulême.

d'une assistance technique en laboratoire pour les analyses dendrochronologiques, mais aussi pour tout ce qui concernait le dessin, la cartographie et le traitement informatique, nécessaires à notre projet. Nous sommes ainsi très largement redevables à Don Shewan, qui nous a aidés pendant de longues années et à Andy Moir qui s'est chargé de la plupart des analyses dendrochronologiques récentes. Celui-ci a aussi revu nos premiers résultats et les a intégrés dans l'ensemble du programme. Grâce à son travail, nous avons pu accomplir de grands progrès dans l'analyse des échantillons de chêne. Martin Bridge, aujourd'hui à l'Institut d'archéologie de l'University College London, fut un temps responsable de la dendrochronologie à l'Institut de géographie de la London Metropolitan University ; il nous a également fourni une aide considérable.

Au moment de la rédaction de cet article, ce projet est toujours en cours. Les campagnes de dendrochronologie sont terminées et les résultats seront déposés aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine avec notre fonds. Beaucoup des carottes que nous avons prélevées sur des poutres de chêne sont disponibles au Musée de Bretagne à Rennes.

L'accueil reçu, comme pour l'étude de l'habitat rural, a été très chaleureux, mais évidemment bien différent ; à l'époque où nous nous sommes lancés dans cette étude, les propriétaires de manoirs faisaient partie pour la plupart de ce qu'on appelait « la petite noblesse », c'est-à-dire des propriétaires de longue date ou leurs descendants, titrés ou non. Depuis, un bon nombre de manoirs ont été mis en vente et les nouveaux propriétaires sont souvent des gens qui ont fait fortune dans le commerce ou dans la finance. À plusieurs siècles d'intervalle, l'histoire se répète. Dans tous les cas, et encore maintenant, nous étions reçus d'une façon parfois étonnante. Il faut dire que la recherche se fait souvent à table ! C'est là où se créent les contacts, en nous permettant d'expliquer nos façons de travailler et de faire la connaissance, non seulement des propriétaires du lieu, mais aussi – très souvent – de leurs voisins, c'est-à-dire des propriétaires des châteaux et manoirs avoisinants. « Mais vous n'êtes pas encore venu chez nous. Est-ce que vous êtes libre à déjeuner demain ? ». C'est la façon ordinaire dont on passe d'un édifice à l'autre ! Après quelques décennies sur le terrain seigneurial, nous avons noué énormément de contacts dont beaucoup sont devenus des amis.

Séminaire sur le terrain

En 1984, lorsque notre projet sur les manoirs était bien sur les rails j'ai proposé à Michael Jones de me rejoindre pour un week-end sur le terrain afin de revoir quelques-unes de mes « trouvailles » – manoirs et châteaux inédits ou largement inconnus – et discuter de leur évolution, à travers la relation entre les observations sur le terrain et les apports des archives. Les années suivantes, en général au mois de septembre, afin d'élargir les discussions, peu à peu, nous avons invité d'abord quelques collègues français amis et, ensuite, des collègues anglais pour faire un vrai séminaire de quelques jours sur le

terrain. Nous avons commencé par étudier des secteurs à l'intérieur de la Bretagne, mais plus tard, nous sommes allés vers les régions voisines, Normandie, Maine et Anjou, associant des collègues français qui connaissaient ces régions. Ainsi, pendant plus de trente ans, nous avons animé – chaque année au début de septembre – un séminaire franco-britannique pour un petit groupe de chercheurs passionnés. Initialement, nous présentions nos propres découvertes afin d'engager la discussion. Peu à peu, d'autres chercheurs, notamment de jeunes Français au début de leur carrière, nous ont rejoints, qui nous ont entraînés dans les régions où ils avaient étudié en profondeur des édifices qui jusque-là étaient largement méconnus et inédits. La participation se faisait uniquement sur invitation et nous avons essayé de limiter le nombre de participants afin que tout le monde puisse prendre part facilement aux discussions sur place, devant les édifices choisis. Ces rencontres qui n'attiraient guère plus d'une vingtaine de personnes de tous horizons et de tous âges se sont avérées inestimables pour la stimulation et la diffusion de nos différentes études. Notre désir était simplement de partager avec d'autres notre passion pour le sujet de nos recherches afin de recueillir leurs avis sur nos méthodes et nos interprétations. Cette approche s'est révélée hautement fructueuse en rapprochant des chercheurs d'un large éventail de disciplines. Deux principes nous guidaient : l'absence de hiérarchie à l'intérieur du groupe afin que chacun soit libre d'exprimer ses idées quel que soit son âge ; et en retour que l'on accepte volontiers les observations et les interprétations différentes des autres membres du groupe.

Nous avons ainsi visité le Cotentin, le pays d'Auge, l'Avranchin, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Périgord, le Quercy, la Guyenne, la Gascogne et la Bourgogne. Même si la France est notre principal centre d'intérêt, l'Angleterre et les îles Anglo-Normandes sont aussi dans notre ligne de mire. Chaque membre du groupe a déjà à son actif des articles, des livres ou des thèses universitaires publiés, principalement en français, et pour certains en grand nombre. Plusieurs d'entre nous sont des historiens ou des historiens de l'art, d'autres sont des spécialistes d'archéologie, d'architecture, d'ethnologie ou de géographie. Certains sont architectes ou inspecteurs des Monuments historiques, d'autres sont professeurs d'université, directeur de musée national, maître maçon ou général en retraite, voire propriétaires de manoirs. Nous sommes unis par une passion commune pour le sujet, mais aussi par un désir de nous retrouver pour discuter de nos découvertes, de nos théories et de nos aspirations dans une atmosphère agréable et amicale. Inévitablement, nos déjeuners sur l'herbe et nos dîners au bon goût de terroir ont largement favorisé la réussite de nos projets ! C'est avec un immense enthousiasme que nous avons regroupé le fruit de nos études sur ces territoires qui furent autrefois pour la plupart dominés par les Plantagenêt – du mur d'Hadrien aux Pyrénées¹¹. Il nous était possible, enfin, de faire un volume ensemble !

11. MEIRION-JONES, Gwyn (dir.), *La demeure seigneuriale dans l'espace Plantagenêt : salles, chambres et tours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 485 p.

Après avoir animé ce séminaire pendant plus de trente ans, je fus très content de passer le relais à Pierre Garrigou Grandchamp qui continue la tradition¹². En 2021, c'est le Béarn que nous avons visité.

Cluny : ses maisons urbaines

Pendant les années 1970 et 1980, il m'est arrivé de participer à plusieurs congrès de la Société française d'archéologie. Pendant un de ces congrès, et par hasard, pendant la visite pluvieuse d'un château bourguignon, je me suis trouvé en conversation avec Brigitte Maurice, jeune conservatrice du Musée Ochier à Cluny en Bourgogne¹³. Sachant ce qui m'intéressait, elle m'a invité à venir à Cluny étudier les maisons urbaines dont deux douzaines environ de l'époque romane étaient déjà connues, avec pour but de présenter mes observations au colloque international prévu en 1988 pour marquer le 9^e centenaire de la pose de la première pierre de l'abbatiale de Cluny III. J'ai accepté avec enthousiasme à la condition de pouvoir travailler avec une petite équipe britannique. Michael Jones a bien voulu assumer le rôle de médiéviste paléographe, rejoint sur le terrain par Philip Dixon, son collègue archéologue de l'University of Nottingham. Ainsi, en janvier 1987, je suis allé tout seul à Cluny par un grand froid faire une reconnaissance de la ville. Pendant trois jours j'ai parcouru les rues avec la carte de la ville, plus une liste des vingt-quatre maisons romanes « connues » des publications anciennes. Quatre jours plus tard, j'avais inventorié quatre-vingts maisons romanes subsistantes grâce uniquement à leurs caractéristiques extérieures ! En avril, je fus suivi de Philip Dixon et trois de ses étudiants dont le rôle était d'approfondir cette liste et de visiter autant que possible les intérieurs, surtout les rez-de-chaussée et les combles / charpentes. Ils ont tout vérifié, mesuré les dimensions des façades et du parcellaire : le nombre de maisons romanes a alors dépassé la centaine.

Nos résultats, même provisoires, ont été présentés au colloque international en septembre 1988 et publiés par la suite¹⁴. En même temps que nous faisons ces prospections, deux Français s'étaient lancés, eux aussi, dans l'étude de ces maisons,

12. Historien et archéologue de la demeure médiévale, membre du Centre d'études clunisiennes, lieutenant-colonel, basé à Provins. Ensuite, il a été colonel commandant d'un régiment de chasseurs à cheval à Périgueux avant de prendre le commandement de l'École de cavalerie de Saumur et de terminer sa carrière comme général de corps d'armée, chargé des ressources humaines de l'armée française. Pendant cette carrière militaire, après ses premières études à Cluny, notre ami s'est lancé plus largement dans l'architecture civile française, surtout les maisons urbaines des XII^e et XIII^e siècles. Il a soutenu sa thèse de doctorat à la Sorbonne en 1997. Depuis nos premières rencontres en Bourgogne, il a participé à notre séminaire annuel sur le terrain.

13. Brigitte Maurice (ensuite Maurice-Chabard), conservatrice du Musée Ochier à Cluny, 1985-1989, puis au Musée Rolin, à Autun et actuellement directrice des Musées de Chalon-sur-Saône.

14. MEIRION-JONES, Gwyn, CONTENT, Susan, DIXON, Philip et JONES, Michael, « La ville de Cluny et ses maisons au Moyen Âge », dans *Le gouvernement d'Hugues de Semur à Cluny*, actes du colloque

mais d'une autre façon. Ils étaient en train de faire des relevés précis de chaque maison. C'étaient Pierre Garrigou Grandchamp et Jean-Denis Salvègue¹⁵. Leurs études étaient complémentaires des nôtres, et à la suite du colloque, l'idée m'est venue d'élargir le projet et d'écrire ensemble un livre de synthèse, une vraie collaboration franco-britannique. Pour mener à bien ce projet, l'équipe fut agrandie et le champ de travail élargi afin d'incorporer les résultats des prospections d'un petit nombre de villes clunisiennes voisines, ainsi que de faire les analyses de datation des poutres par la technique de dendrochronologie et de faire des recherches documentaires à Cluny et ailleurs, surtout à la Bibliothèque nationale de France¹⁶.

Le Yaudet

C'est avec enthousiasme que nous avons accepté l'invitation à participer au projet « Le Yaudet », lancé en 1989 par l'Institut d'archéologie de l'université d'Oxford (Sir Barry Cunliffe) en collaboration avec le Centre de recherche bretonne et celtique (CRBC) de l'université de Bretagne occidentale (Patrick Galliou). L'essentiel de ce projet consistait à fouiller le site sur le promontoire du Yaudet (en Ploulec'h, Côtes-d'Armor). Notre rôle était d'étudier l'habitat autour de ce site, avec la participation de Michael Jones qui assurait la recherche documentaire. Cette contribution à des fouilles importantes avec de nombreux participants pour la plupart britanniques, qui avaient travaillé auparavant sur d'autres projets de fouilles de l'université d'Oxford, s'est révélée une expérience passionnante. De telles fouilles, organisées pendant les vacances d'été pendant seulement une durée de deux semaines, ont inévitablement duré... quelque douze ans. Les résultats furent disponibles dans des rapports provisoires avant leur publication en quatre gros volumes¹⁷ qui furent aussi accompagnés de plusieurs articles dans des revues scientifiques.

scientifique international, Cluny, septembre 1988, Mâcon, Ville de Cluny / Musée Ochier / Buguet-Comptour, 1990, p. 461-480.

15. Jean-Denis Salvègue, ancien conservateur du domaine de l'ancienne abbaye de Cluny, président du Centre d'études clunisiennes.

16. GARRIGOU GRANDCHAMP, Pierre, JONES, Michael, MEIRION-JONES, Gwyn, SALVÈQUE, Jean-Denis, *La ville de Cluny et ses maisons*, Paris, Picard, 1997. La datation par dendrochronologie était assurée par Georges Lambert, du laboratoire de Besançon, aidé de Frédéric Guibal, Catherine Lavier et Jean-Denis Salvègue.

17. CUNLIFFE, Barry et alii, *Les fouilles du Yaudet en Ploulec'h, Cotes-d'Armor*, vol. 1 : *Le site : Le Yaudet, dans l'histoire et la légende*, Oxford University School of Archaeology, Monograph 58, 2004 ; CUNLIFFE, Barry, GALLIOU, Patrick, *Les fouilles du Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor*, vol. 2 ; Oxford, University of Oxford, School of Archaeology / Université de Bretagne occidentale (Brest) / Centre de recherche bretonne et celtique, 2004-2007 ; *Id.*, *Les fouilles du Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor*, vol. 3 : *Du quatrième siècle apr. J.-C. à aujourd'hui*, Oxford University School of Archaeology, Monograph 65, 2007 ; *Id.*, *Le Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor, archéologie d'une agglomération (I^{er} siècle av. J.-C.-XX^e siècle apr. J.-C.)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

Sociétés savantes

On ne peut pas se plonger dans les recherches d'histoire et d'archéologie sans rencontrer les sociétés savantes de la région, dont la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (SHAB) est la principale. Depuis le début des années 1970, j'étais inscrit à plusieurs de ces sociétés, et finalement à toutes les sociétés départementales, plus l'Association bretonne et la SHAB en 1975. Nous avons publié un grand nombre d'articles dans leurs bulletins et mémoires annuels, surtout dans les *Mémoires* de la SHAB dont le congrès annuel est toujours un rendez-vous fixe dans notre planning. En effet, c'est la SHAB qui a dominé dans nos relations avec les scientifiques de la région. Michael Jones participait à ces congrès bien avant moi. Pendant plusieurs années Jacques Charpy m'avait encouragé à participer à ces congrès annuels, mais ce n'est pas avant 1994, après m'être libéré de certaines obligations au Royaume-Uni, que j'ai pu assister à mon premier congrès, celui de Josselin où j'ai rencontré pour la première fois la jeune présidente, Catherine Laurent qui avait choisi comme un des thèmes du congrès « L'alimentation en Bretagne ». C'était ma première intervention *viva voce* au sein de la SHAB. Michael avait déjà publié plusieurs articles dans les *Mémoires*. Tous les deux, Michael et moi, nous sommes devenus inséparables lors des congrès suivants. La présidente nous a rapidement invités à présenter un manoir, ou un petit château, pendant les sorties des « shabistes » sur le terrain, lors des excursions organisées vers la fin des congrès. Nos interventions étaient ensuite publiées dans les *Mémoires* en des articles souvent assez longs !

En dehors des congrès annuels en Bretagne, nous avons aussi organisé, quatre fois, avec la participation de collègues britanniques, des congrès supplémentaires au Royaume-Uni, dont l'idée avait été semée par Jacques Charpy. Le premier eut lieu dans le sud de l'Angleterre, à Oxford (1997), le deuxième au Pays de Galles à Swansea (2001), puis Bangor (2004) et, enfin, en Écosse, à Édimbourg (2006).

Outre notre engagement auprès de sociétés régionales et nationales en France, nous avons accueilli, Michael Jones et moi, des sociétés britanniques pour des séminaires sur le terrain en Bretagne, en partie parce que des relations entre sociétés savantes régionales sont souhaitables, en partie pour présenter nos découvertes aux chercheurs britanniques. À quatre occasions nous avons mis sur pied des week-ends pour les membres de la section Histoire de la Société jersiaise. En effet, Michael et moi sommes tous les deux membres honoraires de cette société pour avoir été consultants occasionnels aux États de Jersey pendant les années 1970-1980. Successivement, avec la bénédiction de la SHAB et plus particulièrement la participation active de sa présidente d'alors, Catherine Laurent, ces week-ends ont eu lieu autour de Dinan (2001), Morlaix (2003), Vannes (2005) et Quimper (2007).

Un autre voyage d'étude, plus ambitieux, fut organisé pour la *Cambrian Archaeological Association*, toujours dans les mêmes circonstances. Les Cambriens sont bien connus pour leurs congrès en dehors du Pays de Galles et ils ont visité la

Bretagne en de maintes occasions depuis le XIX^e siècle. L'un de nous en était un ancien président, l'autre un futur ! Notre rencontre, pour laquelle nous avons élaboré un beau petit guide, rayonnait autour de Saint-Brieuc et permit de présenter aux Cambrians des monuments datant de la période gallo-romaine à nos jours, l'accent étant mis principalement sur le Moyen Âge.

Ces projets consacrés à l'habitat, dans le sens le plus large – maisons paysannes, manoirs, châteaux, ainsi que les paysages qui les entourent – m'ont occupé pendant un demi-siècle et ce n'est pas encore terminé car j'ai des publications à venir. Mes recherches ont été un privilège. Le fait d'étudier les habitations des Bretons m'a permis d'être rapidement intégré dans la région et parmi ses habitants ; j'ai eu le bonheur de faire la connaissance très vite de gens dont certains sont devenus des amis, mais aussi de participer à la vie des sociétés savantes de la région.

J'ai débuté dans la région au moment où le remembrement se lançait. J'ai ainsi connu la fin d'une très ancienne civilisation agricole, ce qui m'a permis d'enregistrer par écrit, par dessin et par photographie, des structures et des édifices qui ont beaucoup changé depuis, ou même qui n'existent plus. La politique de « remembrement » a été responsable d'énormément de dégâts et de destructions dans le monde rural. Témoins de cette époque, mes « collections » sont maintenant déposées aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine et accessibles, petit à petit, au public¹⁸.

Gwyn MEIRION-JONES

Professeur émérite, London Metropolitan University

Un *Tro Breizh* archivistique : le témoignage de Michael Jones

Mes relations avec la Bretagne remontent à vingt ans environ avant celles de mon ami et éminent collègue Gwyn Meirion-Jones. En 1949, alors que j'avais huit ans, pour mes seules vacances d'enfant à l'étranger, mes parents nous emmenèrent audacieusement ma sœur et moi en Bretagne. Notre destination était Dinard. À l'arrivée par le ferry de nuit depuis Southampton, les ruines de Saint-Malo *intra-muros* dévasté par les bombardements alliés n'étaient encore que trop évidentes. Par d'autres aspects cependant la Bretagne paraissait une terre où ruisselaient le lait et le miel comparée aux mornes Midlands d'Angleterre d'où nous venions, toujours soumises au rationnement d'après-guerre. Les produits locaux, le beurre pour le petit-déjeuner et des chaussures en vrai cuir (dont on m'acheta une paire !) étaient

18. Le Fonds Meirion-Jones se trouve aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine où il est communicable au public. Il est également accessible en ligne <https://images-archives.ille-et-vilaine.fr/fonds/item/123005-gwyn-meirion-jones?offset=5>

un luxe inconnu chez nous. Nous vîmes immédiatement Dinard de l'autre côté de l'estuaire de la Rance ; cependant le trajet en taxi *via* Dinan pour arriver à notre hôtel nous parut interminable, mais ce fut une première occasion d'apprécier le paysage varié de la Bretagne. Autant que je m'en souviens, le temps était clément et nous passâmes presque toutes les journées à la plage, explorant les flaques entre les rochers et essayant parfois de jouer avec de petits Français.

L'expérience avait dû me laisser une impression durable, si bien que, beaucoup plus tard, à la recherche d'un sujet pour ma thèse de doctorat, je pensai à la Bretagne. C'était au début des années 1960, j'étais étudiant à Oxford et je lisais (le mot utilisé à Oxford pour « étudier ») en vue d'un diplôme en histoire moderne. Le cours commençait par l'invasion de la Grande Bretagne en 43 apr. J.-C. par l'empereur Claude et finissait à la veille de la Première Guerre mondiale. C'était un cours très traditionnel, où l'accent était mis sur l'histoire politique, principalement celle de l'Angleterre. Nous l'étudiions à travers l'examen des documents essentiels qui avaient marqué le développement de notre régime parlementaire. Nous avions le choix. Pour ceux qui s'intéressaient au Moyen Âge, les textes au programme avaient été publiés par le grand spécialiste de l'histoire constitutionnelle du XIX^e siècle, M^{gr} William Stubbs dans un gros volume in-8° connu comme les « *Stubbs' Charters* » ; la pièce maîtresse en était la *Magna Carta* (1215). Dissuasif pour ceux dont le latin était un peu hésitant, car quasiment tous les documents que Stubbs avait choisis étaient dans cette langue et laissés sans traduction. En conséquence, je me sentis plus à l'aise avec une collection comparable qui regroupait d'importants textes en anglais du XVI^e à la fin du XVIII^e siècle. En plus des trois sujets que nous avions sur l'« histoire de la Grande-Bretagne » pour nos examens de fin d'année, nous devions choisir une période d'« histoire étrangère ». Je choisis « 919-1300 ». Ce fut une introduction à l'Europe continentale voisine dans ces siècles fondateurs du Moyen Âge. Il y avait aussi un examen sur la « pensée politique » où nous étudiions certains textes importants, de Platon à Rousseau en passant par Hobbes et Locke. L'autre partie des cours pour notre diplôme était le « sujet spécial » qui mettait particulièrement l'accent sur des sources originales.

Celui-ci s'étudiait en troisième année et se voulait son apogée intellectuel, dont on mesurait l'importance par le fait qu'il faisait l'objet d'examens de trois heures portant sur deux sujets, l'un portant sur des « *gobbets* », courts extraits pris dans le corpus de textes que nous devions commenter, et l'autre pour lequel nous devions rédiger quatre dissertations sur une question choisie parmi quelque douze autres. Je choisis d'étudier « Richard II », non pas la totalité du règne de ce malheureux roi (1377-1399), mais les années allant du Bon Parlement (1376) à l'accession de Richard II au pouvoir personnel (1389), période de grands troubles politiques et sociaux (y compris la révolte des paysans en 1381). D'un point de vue critique aussi, c'était une période riche en témoignages contemporains diversifiés dus à des chroniqueurs exceptionnels. Celui que je préférais était l'*Anonimale Chronicle*, rédigée par un moine de l'abbaye Sainte-Marie d'York en anglo-normand. C'est

grâce à ces auteurs et à une première rencontre avec la richesse phénoménale des documents médiévaux, administratifs et diplomatiques, de notre *Public Record Office* à Londres, à travers l'édition chronologique de grandes séries de documents, que j'ai senti qu'une carrière universitaire pourrait me convenir.

Pourquoi la Bretagne médiévale ?

Je commençais en particulier à m'intéresser aux relations franco-anglaises dans la seconde phase de la guerre de Cent Ans à la suite de la reprise des conflits en 1369, et particulièrement à William Latimer (†1380) à travers sa mise en accusation, c'est-à-dire son procès selon une nouvelle procédure mise en place par le Bon Parlement en 1376. Il avait été accusé de n'être pas parvenu à protéger les intérêts d'Édouard III dans le duché de Bretagne dont il avait été le lieutenant avant de devenir le principal conseiller du jeune duc Jean IV. Est-ce qu'entreprendre des recherches sur sa carrière pourrait être un sujet de thèse ? Je soulevais la question avec un de mes tuteurs qui me conseilla de contacter le professeur John Le Patourel, de l'université de Leeds. Celui-ci avait récemment publié plusieurs articles sur les débuts de la guerre de Cent Ans. À son avis, en dépit de la richesse des archives anglaises, il était peu probable que je trouve assez de nouveaux documents sur Latimer, en particulier pour faire une thèse mais, si j'élargissais mes recherches à une étude plus générale des relations anglo-bretonnes à la fin du ^{xiv}^e siècle, je pouvais aboutir à quelque chose. Par bonheur, je découvris par la suite que cinq ans auparavant il avait déjà proposé le sujet : « Il serait intéressant de savoir ce que la principauté bretonne du ^{xv}^e siècle devait à l'administration du duché par Édouard III de 1342 à 1362 et à l'éducation de Jean IV à la cour d'Angleterre¹⁹ ». Enfin, parce que le professeur le plus susceptible à Oxford d'être mon directeur, Pierre Chaplais, s'était déjà engagé à prendre trois nouveaux doctorants cette année-là en outre ceux qu'il avait déjà, la faculté d'histoire d'Oxford auprès de laquelle j'avais enregistré mon sujet accepta, dans une démarche inhabituelle, l'aimable offre du professeur Le Patourel de me diriger, tandis que Chaplais, Breton de naissance et diplômé de la faculté de droit de Rennes, garderait un œil sur moi. Cet arrangement fut fondamental dans le déroulement de l'ensemble de ma future carrière d'historien anglo-français.

Étudiant chercheur

Il convient ici de donner quelques indications sur les différences qui existaient alors entre les recherches doctorales en Grande-Bretagne et en France (et qui existent encore malgré certaines réformes dans les dernières décennies). Dans les années 1960, la magistrale thèse d'État était la consécration officielle à laquelle tendaient les plus

19. LE PATOUREL, John, « Edward III and the Kingdom of France », *History*, t. 43, 1958, p. 173-189, ici p. 175 note 50 (réimp. dans LE PATOUREL, John, *Feudal Empires, Norman and Plantagenet*, Michael JONES (éd.), Londres, The Hambledon Press, 1984, XVI + 394 p., chap. XII, avec la même pagination).

ambitieux des universitaires français. Certains d'entre eux y consacraient pratiquement toute leur carrière avant d'atteindre le sommet avec la publication d'une vaste étude originale, en général en plusieurs volumes. Certains ont laissé un héritage durable dans leur domaine (Georges Duby, Pierre Toubert, Philippe Contamine, Fernand Braudel...). Mais beaucoup de candidats tombaient en chemin, jonglant entre leurs recherches, la nécessité de gagner leur vie dans un enseignement secondaire peu inspirant plutôt qu'à l'université et les obligations d'une vie familiale normale.

Par contraste, alors que la thèse de doctorat britannique était supposée être le résultat consistant d'une recherche originale, elle était limitée à la fois dans le temps qui lui était accordé pour la recherche et la rédaction (idéalement trois ans) et dans son envergure. À Oxford, on disait qu'une thèse de 250 000 mots dans un anglais à peine correct dans les années 1950 avait persuadé la faculté d'histoire d'imposer une limite de 100 000 mots, sauf circonstances exceptionnelles. D'autres universités avaient même réduit le nombre de mots à 80 000. En fait, la thèse de doctorat était conçue comme une formation aux techniques de la recherche et préparait son rédacteur pour d'autres projets futurs ; elle n'était pas considérée comme l'œuvre d'une vie. Maintenant, aussi bien dans le Royaume-Uni que sur le continent, la formation est largement dispensée par les études de master avant une admission à l'école doctorale. Dans les années 1960, la procédure était moins formelle, mais à Oxford les étudiants qui s'inscrivaient pour être *Bachelor of Letters* (*B. Litt.*) commençaient des recherches qui, si elles étaient bien menées, leur conféraient automatiquement le droit d'être candidat à un *Doctorate of Philosophy* (*D. Phil.*) accordé par toutes les facultés des *Arts and Sciences* aux étudiants qui faisaient de la recherche. Dans d'autres universités, les étudiants qui faisaient de la recherche commençaient par œuvrer pour un *Master of Arts* qui pouvait être développé en un doctorat.

La direction des thèses était aussi moins structurée que maintenant et se résumait parfois à une entrevue initiale qui pouvait n'être suivie d'une autre qu'une année plus tard ! La recherche était souvent une occupation très solitaire, certainement pas l'objet d'une supervision hebdomadaire. Même dans une grande université avec une bibliothèque de niveau mondial comme Oxford, il y avait très peu d'étudiants qui travaillaient sur des sujets similaires avec qui on aurait pu partager ses découvertes ou auprès de qui on aurait pu chercher du réconfort après une déception. J'ai eu la chance que Malcolm Vale, mon exact contemporain qui avait suivi les mêmes cours de licence que moi dans mon collège, ait décidé de travailler sur une autre région de la France médiévale, sous la direction de Pierre Chaplais. Les cours de celui-ci en paléographie médiévale et diplomatique attiraient de quinze à vingt élèves à raison de deux heures par semaine, ce qui permettait des contacts avec des étudiants de même opinion, dont certains sont devenus des amis pour la vie²⁰.

20. Voir JONES, Michael et VALE, Malcolm (éd.), *England and Her Neighbours 1066-1453. Essays in Honour of Pierre Chaplais*, Londres, The Hambledon Press, 1989, XXIV + 326 p.

C'est ainsi qu'en octobre 1963 je commençai une thèse sur « Jean de Montfort, l'Angleterre et le duché de Bretagne, 1364-1399 ». Je suivais des cours donnés par les principaux médiévistes d'Oxford comme K. B. MacFarlane ou Richard (plus tard Sir Richard) Southern, mais je devais surtout me confronter aux documents publiés et à un nombre significatif des sources secondaires relatives à la petite partie du XIV^e siècle qui m'intéressait. Dès le début, avec mon ami Malcolm, nous allions en train chaque semaine au *Public Record Office*, alors toujours dans Chancery Lane à Londres (devenu maintenant *The National Archives* à Kew). Deux ou trois fois par an, j'allais à Leeds, pour discuter de l'avancement de mes recherches avec mon directeur de thèse et je passais la nuit chez lui à Ilkley à quelques kilomètres de là. Ou bien nous nous entendions pour nous retrouver à Londres à la faveur d'un de ses déplacements. Très vite, nous convînmes que ces rencontres seraient plus profitables si j'écrivais quelque chose qui puisse être commenté. Cela s'avéra une très précieuse pratique car plutôt que d'attendre pour rédiger ma thèse d'avoir rassemblé assez de matière et de me trouver devoir rédiger 100 000 mots dans un court laps de temps à la fin de mes recherches, je pus élaborer diverses sections d'une manière moins stressante, prenant en compte les observations toujours éclairantes du professeur Le Patourel²¹.

Travailler dans les archives françaises

C'est à l'été 1964 que j'eus mes premiers contacts avec les archives françaises. J'avais la chance d'avoir reçu une bourse du gouvernement français. Cela me permit de séjourner six semaines, principalement aux Archives départementales de Loire-Inférieure à Nantes, avec de brèves visites à Rennes ainsi qu'aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale (comme elles s'appelaient alors). Depuis il ne s'est pas passé une année sans que je rende visite à l'une ou l'autre institution ou à d'autres archives contenant des sources bretonnes (y compris des semaines mémorables à Pampelune et à Barcelone lorsque je travaillais sur Bertrand du Guesclin)²², jusqu'à ce que la Covid-19 interrompît nos vies. Ces dernières années, les images numériques m'ont beaucoup aidé, à la fois parce que la plupart des archives françaises autorisent les lecteurs à prendre leurs propres photos et aussi parce qu'elles ont mis en ligne de plus en plus de documents. Ainsi je peux maintenant consulter de chez moi à tout moment ce qui reste ma source principale et mes archives favorites, le Trésor des chartes des ducs de Bretagne, d'une richesse et d'une variété merveilleuses.

21. En 1980, j'eus le plaisir d'accompagner mon ancien directeur de thèse lors de sa dernière visite en Bretagne au cours de laquelle il présenta au congrès de Saint-Malo une communication sur « Henri II Plantagenêt et la Bretagne », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LVIII, 1981, p. 99-116.

22. JONES, Michael (éd.), *The Letters, Orders and Musters of Bertrand du Guesclin, 1357-1380*, Woodbridge, The Boydell Press, 2004, LIII + 453 p.

Mais je ne regrette pas pour autant les longues heures que j'ai passées à transcrire ou à prendre des notes sur les originaux depuis ma première visite en 1964. Les conditions n'étaient pas toujours idéales. Les dures chaises de bois sur lesquelles on s'asseyait dans la vieille salle de lecture de la rue de la Distillerie à Nantes, engourdissaient le postérieur ; la lumière et le chauffage étaient parfois problématiques quand l'automne s'avavançait et que les jours raccourcissaient ; les archives fermaient pour le déjeuner entre 12 h et 14 h (à Rennes, dans les années 1960, c'était 12 h - 14 h 30). Mais quelle émotion quand on m'apportait une cassette fabriquée spécialement au ^{xvi}^e siècle pour le Trésor d'en sortir les parchemins et les papiers qu'elle contenait, reclassés en 1879 en série E par Léon Maître, archiviste précurseur !

En 1973, devenu maître de conférences à l'université de Nottingham, je bénéficiai d'un premier congé sabbatique afin de compléter mon *Recueil des actes de Jean IV, duc de Bretagne*²³ et je pus m'installer avec mon épouse et mon fils pendant cinq mois à Saint-Herblain, qui était alors un petit village un peu endormi. J'allais chaque jour de la semaine à Nantes aux Archives et le week-end nous le passions au bord de la mer à Pornic ou Saint-Marc-sur-Mer, ou en exploration dans le comté nantais. En 1978, je passai un second congé sabbatique de trois mois à Nantes dans une famille française très accueillante, seul car ma femme enseignait alors à plein-temps et mon fils allait à l'école. Grâce aux deux filles adolescentes de la famille, ma connaissance de l'argot français s'accrut de façon exponentielle ! Mes congés sabbatiques suivants comprirent un séjour prolongé à l'abbaye Saint-Guénolé de Landévennec où je classai sommairement une énorme collection d'archives laissées par un généreux bienfaiteur²⁴, puis, une autre fois un séjour parisien dans un petit appartement dans le Marais²⁵. Puis, au cours des années suivantes, mon hébergement lors d'incursions archivistiques plus courtes fut assuré par de nombreux amis ainsi que par les moines de Landévennec, les cités universitaires de Nantes, Rennes et Paris, l'Institut historique allemand à Paris et une pléthore d'hôtels 1 étoile (ou moins) au début de mon odyssée, 2 étoiles (ou plus) dans les dernières années, où je pus me montrer plus difficile en retournant seulement régulièrement dans ceux que je trouvais bien placés ou proposant un bon rapport qualité-prix. Chaque été entre 1974 et le début des années 1990, en dehors des périodes sabbatiques, notre famille campait ou prenait un gîte pour deux ou trois semaines, en général près de la mer dans les Côtes-d'Armor, le Morbihan ou le Finistère,

23. *Id.* (éd.), *Recueil des actes de Jean IV, duc de Bretagne*, 3 vol., Paris, librairie C. Klincksieck, t. I et II, 1980-1983, 749 p., et Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, t. III, 2001, 191 p.

24. *Id.*, *Catalogue sommaire des archives du Fonds Lebreton, Abbaye Saint-Guénolé, Landévennec*, Nottingham, Université de Nottingham, 1998, 149 p.

25. Le principal résultat en fut la publication du *Recueil des actes de Charles de Blois et Jeanne de Penthievre, duc et duchesse de Bretagne (1341-1364), suivi des Actes de Jeanne de Penthievre (1364-1384)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, 295 p., dont une édition numérique, avec un supplément a été publiée en 2016 : <http://books.open-edition.org/pur/28420>

pour que ma femme et mon fils puissent profiter de la plage, pendant que, partant joyeux avec mon cartable, au fil du temps j'accomplissais un *Tro Breizh* archivistique.

Contacts, collègues et amis

Grâce à mon directeur de thèse, j'eus une lettre de recommandation pour Barthélemy-Amédée Pocquet du Haut-Jussé (1891-1988), le plus important médiéviste breton de sa génération, et pour Henri Touchard (1921-2005) qui terminait alors sa thèse²⁶. Par la suite, ils m'invitèrent aimablement chez eux à de nombreuses occasions et m'abreuèrent de tirés à part. Je pense que c'est en 1969 que je rencontrai pour la première fois un jeune chercheur, Jean Kerhervé, qui commençait alors à travailler sur ce qui s'avéra être le livre le plus important publié sur l'histoire médiévale bretonne pendant le cours de ma carrière²⁷. En quelques années, je fis aussi la connaissance d'autres jeunes médiévistes avec lesquels je pus discuter et partager des renseignements, comme Jean-Pierre Leguay (1938-2013), Hervé Martin et Noël-Yves Tonnerre, ou d'historiens de la première époque moderne tels Jean Gallet, trop tôt disparu, et Michel Nassiet ; je les rencontrais lors d'un dîner, souvent à la fin d'une journée passée presque exclusivement en la compagnie de parchemins et papiers poussiéreux.

Lors du premier congrès de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (SHAB) auquel j'assistai à Dinan en 1972, je rencontrai pour la première fois Hubert Guillotel (1941-2004), et ce fut le début d'une chaleureuse amitié qui dura jusqu'à la fin de sa vie. Ses parents, aussi membres actifs de la SHAB, nous accueillirent très cordialement en plusieurs occasions, ma femme et moi, une fois en particulier quand nous arrivâmes de manière impromptue chez eux à La Vieuville pour trouver Hubert et son père en train de dégager une statue médiévale du sol de la cuisine. Ce fut donc un intense plaisir quand je fus invité à rejoindre l'équipe qui quelques années plus tard mit sous presse la remarquable édition d'Hubert Guillotel des premiers actes ducaux de Bretagne²⁸.

Il ne faut pas sous-estimer l'importance des rencontres annuelles de la SHAB, à laquelle j'adhérai en 1975, qui, en permettant à de telles amitiés d'éclore et en encourageant des échanges entre chercheurs de formations très variées, déjà établis ou débutants, ont enrichi mes propres centres d'intérêt d'année en année. Le choix de thèmes différents chaque année m'a aussi encouragé à diversifier mes investigations,

26. TOUCHARD, Henri, *Le commerce maritime breton à la fin du Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

27. KERHERVÉ, Jean, *L'État breton aux 14^e et 15^e siècles. Les ducs, l'argent et les hommes*, 2 vol., Paris, Maloine, 1987.

28. GUILLOTTEL, Hubert, *Actes des ducs de Bretagne (944-1148)*, éd. par Philippe CHARON, Philippe GUIGON, Cyprien HENRY, Michael JONES, Katharine KEATS-ROHAN et Jean-Claude MEURET, préface de Christiane PLESSIX-BUISSET, Rennes, Presses universitaires de Rennes / Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, coll. « Sources médiévales de l'Histoire de Bretagne », 3, 2014, 598 p.

particulièrement une fois que Gwyn et moi fûmes régulièrement invités à présenter l'un des manoirs ou châteaux que la société visitait : cela demandait un travail important dans les archives, nouveau pour moi, mais souvent utile pour notre principal projet sur les résidences seigneuriales. Le soutien et les encouragements des quatre présidents de la SHAB que j'ai connus, Jacques Bréjon de Lavergnée, Jacques Charpy, Catherine Laurent et Bruno Isbled ont été cruciaux en me permettant de publier de nombreuses découvertes.

Parmi les autres personnes qui m'aidèrent à rendre le temps passé dans les archives plus profitable et productif, il faut citer les conservateurs, archivistes et bibliothécaires, ainsi que leurs équipes administratives et techniques, qui pendant presque six décennies m'ont presque tous facilité l'accès à des documents parfois en piètre état, assouplissant même occasionnellement les règles pour permettre à l'étranger souvent pressé par le temps que j'étais, d'avoir accès sans restriction à des documents non classés ou de rester dans les archives pendant la fermeture de l'heure du déjeuner. Il serait désobligeant de distinguer individuellement tel ou tel, en particulier ceux toujours en poste, mais je me souviens avec plaisir de l'accueil chaleureux que me réservaient souvent à mon retour les employés de toutes catégories. Depuis ma première visite en 1964, toutes les Archives départementales, sauf celles de Loire-Atlantique dont on a agrandi le bâtiment, ont déménagé dans des bâtiments modernes et fonctionnels, souvent situés à une certaine distance des centres-villes. Dans le cas de Rennes, les archives quittèrent un pittoresque pavillon du XIX^e siècle, situé à l'entrée du jardin du Thabor et souvent surpeuplé, pour une tour dans l'avenue Jules-Ferry, avant d'occuper leur emplacement actuel. Comme Gwyn me l'a rappelé, c'est dans la vieille salle de lecture inconfortable de l'ancien bâtiment de Saint-Brieuc que nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Résultats

Et donc, brièvement, où m'a mené ce *Tro Breizh* personnel ? À la suite de la publication de ma thèse²⁹, mon intérêt pour l'ancien duché s'est accru. Je me suis aussi rendu compte combien mes investigations dans les archives avaient été superficielles, en comparaison du travail fourni par mes collègues français pour leur doctorat : j'avais en fait passé quelques semaines seulement dans un nombre limité de dépôts d'archives. D'où mon souhait d'en explorer beaucoup plus pour remédier à mes lacunes dans la compréhension de certains aspects de l'administration ducale, ses institutions et son idéologie, qui n'avaient pas été directement abordés dans une thèse principalement

29. JONES, Michael, *Ducal Brittany, 1364-1399. Relations with England and France during the reign of Duke John IV*, Oxford, Oxford University Press, 1970, XXI + 250 p. (réimp. Sandpiper Books, Oxford, 1998) ; *Id.*, *Bretagne ducale. Jean IV de Montfort (1364-1399) entre la France et l'Angleterre*, trad. Nicole et Jean-Philippe GENET, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998, 268 p.

consacrée aux affaires politiques, diplomatiques et militaires. Le premier résultat significatif fut la publication en 1972 des pièces présentées par Jean de Montfort le père en 1341 pour justifier de ses droits sur le duché de Bretagne. Probablement parce qu'elle était enfouie dans une publication britannique, elle ne fut pas très remarquée en France. Mais, grâce à de nouvelles découvertes et à l'enthousiasme de deux jeunes chercheurs, je fus ramené il y a quelques années aux problèmes relatifs au début de la guerre de Succession : il en est issu une nouvelle édition beaucoup plus satisfaisante des pièces concernant les droits de Jean de Montfort et ses rivaux, accompagnées de nouveaux documents³⁰.

Je commençai aussi à élargir mon champ chronologique d'abord vers le xv^e siècle, puis vers les xi^e-xiii^e siècles. Je me penchais alors plus profondément sur la nature de l'identité bretonne et particulièrement sur la manière dont Jean IV et ses successeurs percevaient leur duché et la place qu'il occupait dans le royaume de France bien plus puissant. Cela m'amena, par exemple, à considérer les prérogatives royales des ducs et d'étudier dans quelle mesure les idées de souveraineté s'étaient développées et exprimées, notamment dans leur prétention à juger les crimes de lèse-majesté selon le droit romain, prétention si cruciale dans les relations entre le duc et sa noblesse. En même temps, et d'une façon plus générale, la place de la noblesse dans la vie sociale et culturelle de la fin du Moyen Âge attirait mon attention. Ces thèmes furent développés au début des années 1980 dans une direction particulière à travers le programme de recherche interdisciplinaire entrepris avec Gwyn Meirion-Jones, comme il l'a expliqué plus amplement ci-dessus. La recherche de documents sur les édifices présentés attira mon attention sur beaucoup d'autres sujets. Je m'intéressais ainsi à tous les niveaux de l'éducation³¹, au mécénat, aux propriétaires des manuscrits ou à l'écriture des chroniques³².

Cela aboutit à une série d'articles dont seize, les plus importants à mes yeux, furent regroupés en un volume en 1988³³. Une partie en fut réutilisée dans un ouvrage plus grand public, *The Bretons*, Oxford, Blackwell's, 1991, écrit en collaboration avec Patrick Galliou,

30. GRAHAM-GOERING, Erika, JONES, Michael et YEURC'H, Bertrand, avec la collaboration de Philippe CHARON, *Aux origines de la guerre de Succession de Bretagne. Documents (1341-1342)*, préface de Yves COATYV, Rennes, Presses universitaires de Rennes / Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2019, coll. « Sources médiévales de l'Histoire de Bretagne », 9, 341 p. ; voir *Mémoires de Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCIX, 2021, p. 473-480, pour un compte rendu complet par Jean Kerhervé.

31. Sujet qui a depuis été repris par Marjolaine Lémeillat, dont la thèse *Les gens de savoir en Bretagne à la fin du Moyen-Âge (fin xiii^e-xv^e siècle)*, Université Paris-Est, 2018, est paru aux Presses universitaires de Rennes au printemps 2022.

32. Cf. JONES, Michael (éd.), *Le premier inventaire du Trésor des chartes des ducs de Bretagne (1395). Hervé Le Grant et les origines du Chronicon Briocense*, Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2007, 320 p.

33. *Id.*, *The Creation of Brittany. A Late Medieval State*, Londres, The Hambledon Press, 1988, XIV + 435 p.

dont une version parut en français en 1992, suivie d'une traduction en italien et même en tchèque ! De même, douze autres articles publiés dans diverses revues où des thèmes abordés dans *The Creation of Brittany* étaient développés furent regroupés en 2003³⁴.

J'attirerai peut-être l'attention sur deux d'entre eux pour des raisons que j'expliquerai plus tard : « En son habit royal : le duc de Bretagne et son image vers la fin du Moyen Âge » et « Les signes du pouvoir. L'ordre de l'Hermine, les devises et les hérauts des ducs de Bretagne au xv^e siècle »³⁵. Tous les deux reposaient sur des bribes d'informations collectées, souvent par hasard, dans une grande variété de sources, publiées ou non, que j'avais consultées au cours de nombreuses années, en général dans des buts tout à fait différents ; en effet, il n'y a pas de fonds d'archives évident ou de collection imprimée auxquels on peut avoir recours pour trouver beaucoup de documents pertinents ou facilement accessibles. C'est un facteur qui a déterminé une grande partie de mes recherches historiques et c'est une situation que rencontrent ceux que l'histoire du Moyen Âge breton intéresse. En effet, par comparaison avec les documents originaux disponibles pour l'étude de certaines administrations princières françaises (surtout la Bourgogne des Valois), ceux-ci doivent se contenter d'archives plus succinctes, dispersées et souvent très fragmentaires. Dans le cas des hérauts ducaux, par exemple, j'ai pensé dès le début (en partie grâce à l'un de mes tuteurs à Oxford qui était lui-même un héraut en exercice) qu'il serait intéressant de recueillir de la matière pour un futur article, mais quelque vingt-cinq ans passèrent avant que je pense avoir suffisamment à dire sur le sujet. Les années suivantes, j'ai continué à engranger des informations supplémentaires, ce qui m'a permis de rédiger d'autres articles sur ce thème³⁶. On accumule des éléments nouveaux bien sûr, mais c'est souvent un très long processus qui requiert patience et persévérance.

Cette remarque s'applique également à d'autres domaines qui me fascinent et c'est pourquoi mon *Tro Breizh* continue. Cela explique aussi pourquoi une de mes principales préoccupations a été d'éditer des actes, principalement ducaux, mais aussi ceux de Bertrand du Guesclin, documents administratifs quelque peu négligés par les universitaires bretons contemporains au moment où j'ai entamé ma quête. Et le plaisir de la chasse continue même après la publication ! D'où le supplément à mon *Recueil* des actes de Jean IV³⁷ ou de Charles de Blois et Jeanne de Penthievre, qui eux-

34. *Id.*, *Between England and France. Politics, Power and Society in Late Medieval Brittany*, Aldershot, Ashgate, Variorum Collected Studies Series, 2003, X + 316 p.

35. Le premier d'abord publié dans BLANCHARD, Joël (éd.), *Représentation, pouvoir et royauté à la fin du Moyen Âge*, Paris, Picard, 1995, p. 253-278, et le second dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXVIII, 1991, p. 141-173.

36. *E.g.*, « The March of Brittany and its heralds in the later Middle Ages », dans STEVENSON, Katie (éd.), *The Herald in the Late Middle Ages : A European Perspective*, Woodbridge : The Boydell Press, 2009, p. 67-92.

37. JONES, Michael, *Recueil des actes de Jean IV, duc de Bretagne*, t. III, supplément, Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2001, 191 p.

mêmes auraient besoin maintenant d'autres suppléments, tant de nouveaux documents continuent à faire surface. Dans le cas de Charles et de Jeanne, par exemple, douze nouveaux actes ont été découverts dans un fonds privé à Angers il y a quelques années par un collègue limousin et seize autres à Poitiers³⁸, qui s'ajoutent à ceux trouvés par Erika Graham-Goering, auteur d'une remarquable étude sur Jeanne de Penthièvre³⁹, et à mes nouvelles découvertes. Depuis 2001, au moment où les actes de Jean IV parurent, les vingt années qui se sont écoulées ont apporté une respectable moisson d'au moins soixante-dix autres actes ; quelques nouveaux articles pour la duchesse Constance et sa famille se sont ajoutés⁴⁰, ainsi que pour Bertrand du Guesclin...

Tout au long de ma carrière, il y a encore un type d'archives sur lequel j'ai passé un grand nombre d'heures : les restes fragmentaires des premiers comptes ducaux. Souvent à présent *membra disjecta* du jadis riche fonds de la Chambre des comptes, ils représentent l'exemple suprême des maigres récoltes dont doivent souvent se contenter ceux qui s'intéressent à l'histoire médiévale de la Bretagne. Je me rendis compte du problème quand, étudiant pour la première fois les finances de Jean IV pour ma thèse, on me permit à Nantes de consulter des liasses non classées de parchemins abîmés et fragmentaires, appelés « reliures » parce que beaucoup d'entre eux avaient été utilisés pour relier les registres d'état civil à la Révolution. J'avais aussi rencontré dans la salle de lecture Armel de Wismes (1922-2009), descendant du baron Héracle de Wismes qui, avec Arthur de La Borderie, avait empêché en 1857 qu'un véritable trésor de vestiges de ce genre provenant de la Chambre des comptes ne fût changé en couverture de registres⁴¹. M'ayant invité à boire un verre chez lui un soir après nos travaux quotidiens, il me montra un coffre plein de documents médiévaux, mais le ferma avant que je puisse y mettre les mains ! Au long des années, il en publia certains⁴², mais de la suite de leur histoire, je ne sais rien. Cependant, beaucoup d'années plus tard à Landévennec, je retrouvai certains des documents que La Borderie et Héracle de Wismes s'étaient partagés après leur sauvetage. J'en avais déjà vu d'autres à l'abri dans le fonds La Borderie à Rennes. La découverte à Landévennec réveilla mon intérêt et depuis lors j'ai travaillé plus systématiquement sur ceux-ci et sur d'autres semblables « reliques ». Une édition des premiers comptes ducaux en collaboration avec Philippe Charon en est le principal

38. Arch. dép. Maine-et-Loire, fonds de Damas, 30 J et Arch. dép. Haute-Vienne, 1 E 1 / 303, pour les références desquels je suis très reconnaissant envers Christian Rémy.

39. GRAHAM-GOERING, Erika, *Princely Power in Late Medieval France. Jeanne de Penthièvre and the War for Brittany*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, XIV + 288 p.

40. EVERARD, Judith et JONES, Michael (éd.), *The Charters of Duchess Constance of Brittany and her Family, 1171-1221*, Woodbridge, The Boydell Press, 1999, XXX + 217 p.

41. WISMES, [Héracle], baron de, « Le Trésor de la rue des Caves à Nantes », *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. V, 1859, p. 152-161 et 311-335.

42. WISMES, Armel de, *Ainsi vivaient les Français des croisades à la Troisième République : d'après les archives d'une très ancienne famille*, Paris, Éditions Albatros, 1978, 480 p.

résultat jusqu'à présent⁴³, précédé des éditions plus modestes de ceux d'Auffroy Guinot et Jean Droniou, deux receveurs généraux de Jean V⁴⁴. Actuellement, mon objectif le plus important sur ce sujet est de regrouper tous les fragments connus des comptes de Jean IV que j'espère présenter sous forme numérique si je réussis à mener à bien ce projet. Sinon, mes fiches numérisées pourront être utilisées par un successeur.

En conclusion, il n'est guère nécessaire de dire que, pour la plus grande partie, j'ai pris beaucoup de plaisir à mener mes expériences dans toutes les archives où l'on pouvait trouver des documents relatifs au duché de la Bretagne médiévale, bien que quelquefois j'aie espéré un vendredi en fin d'après-midi ne pas trouver un trésor qui aurait demandé plus d'attention que je ne pouvais lui accorder ! J'ai aussi eu la satisfaction de recevoir une reconnaissance locale et nationale plus formelle. En 2002, l'Institut culturel de Bretagne m'a conféré l'ordre de l'Hermine, honneur que j'ai particulièrement apprécié car le collier que j'ai reçu, réalisé par un célèbre orfèvre, porte des hermines avec une banderole où est inscrit « *D'am buhez* », la version bretonne de « À ma vie ». C'est bien sûr la devise personnelle adoptée par « mon » duc, Jean IV, qu'il utilisa ensuite pour son nouvel ordre de chevalerie, l'ordre de l'Hermine établi en 1381, dont j'ai quelques fois évoqué l'histoire⁴⁵. Enfin, à ma grande surprise, en 2006, l'Académie des inscriptions et belles lettres m'a élu comme « correspondant étranger », puis en 2017 elle m'a promu « associé étranger », m'autorisant à me prévaloir du titre de « membre de l'Institut », après un décret présidentiel publié au *Journal officiel* (7 avril 2017) ; j'ai reçu à cette occasion une médaille commémorative frappée à la Monnaie de Paris. Toutes choses qui gisaient insoupçonnées dans mon avenir lorsque, enfant, je jouais sur la plage à Dinard et que, plus tard, je décidai de travailler sérieusement sur l'histoire de la Bretagne médiévale.

Michael JONES

Professeur émérite, University of Nottingham – Membre de l'Institut

Traduction : Catherine Laurent

43. JONES, Michael et CHARON, Philippe (éd.), *Comptes du duché de Bretagne. Les comptes, inventaires et exécution des testaments ducaux, 1262-1352*, préface d'Yves COATIVY, Rennes, Presses universitaires de Rennes et Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2017, coll. « Sources médiévales de l'Histoire de Bretagne », 7, 501 p.

44. JONES, Michael, « Les comptes de Jean Droniou, trésorier et receveur général de Bretagne, 1420-1429. Édition et commentaire », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXLI, 2013, p. 295-374 et *Id.*, « Les comptes d'Auffroy Guinot, trésorier et receveur général de Bretagne, 1430-1436 », *Journal des Savants*, année 2010, p. 17-109 et 265-306.

45. *Id.*, « Les origines de l'Ordre de l'Hermine et son histoire sous les ducs Jean IV et Jean V », dans *Des Chevaliers de la Table ronde à l'Ordre de l'Hermine, Actes du colloque annuel organisé par l'Institut Culturel de Bretagne - Skol-Uhel ar Vro, Rennes 27 septembre 2008*, Cahiers de l'Institut n° 13, Vannes 2009, p. 75-81, parmi plusieurs publications sur le sujet.

VOLUME I

Le congrès de Rennes

Alain CROIX – Soixante années d'histoire en Bretagne

Bruno ISBLED – La Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1920-2021

Françoise MOSSER – Entre érudition et convivialité : souvenirs de la SHAB il y a cinquante ans

Pierre-Yves LAMBERT – La philologie celtique à Paris depuis un siècle

Ronan CALVEZ – Une présence, en creux : la langue bretonne dans les *Bulletins de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne* (1920-1974)

Anne VILLARD-LE TIEC, Myriam LE PUIL-TEXIER, Théophane NICOLAS – Les apports récents de l'archéologie sur les Gaulois, vus à travers les pratiques funéraires armoricaines

André Yves BOURGÈS – De M^{re} Duchesne à la Vallée des saints : un siècle d'avatars hagiologiques en Bretagne (1920-2020)

Magali COUMERT – Les migrations bretonnes et britanniques au haut Moyen Âge, un siècle de questionnements

Florian MAZEL – La « réforme grégorienne » en Bretagne entre Église, religion et société : les avatars historiographiques d'une vieille question

Michel NASSIET – La recherche historique sur Anne de Bretagne

Dominique LE PAGE – Union et intégration de la Bretagne à la France, de l'État breton au début du règne de Louis XIV : historiographie et débats

Philippe HAMON – Les guerres de Religion en Bretagne (1560-1598) : tempête dans un âge d'or ? Jeux d'échelle historiographiques

Pierrick POURCHASSE – Les activités maritimes de la Bretagne à l'époque moderne

Olivier CHALINE – La Bretagne et la frontière maritime d'État

Gauthier AUBERT – Vive le roi sans l'absolutisme ? Un siècle d'histoire de la monarchie absolue en Bretagne (1920-2020)

Philippe JARNOUX – Un « âge d'or » ? Regards historiographiques sur la société bretonne des Temps modernes

Solenn MABO – La Révolution en Bretagne trente ans après le Bicentenaire : une question toujours vivante ?

Christian BOUGEARD – L'historiographie de la Seconde Guerre mondiale en Bretagne : construction, champs, enjeux

Yvon TRANVOUEZ – Essor et déclin d'une historiographie régionale : l'histoire religieuse de la Bretagne contemporaine (1985-2021)

Isabelle GUÉGAN, Brice RABOT – L'histoire rurale de la Bretagne depuis un siècle

VOLUME II

Gwyn MEIRION-JONES, Michael JONES – Deux chercheurs gallois sur le terrain breton. Un demi-siècle d'aventures

Daniel LE COUÉDIC – Un siècle d'urbanisme à la mode de Bretagne

Jacqueline SAINCLIVIER – Les femmes dans les sociétés historiques de Bretagne

Sébastien CARNEY – Le roman national des nationalistes bretons (1921-aujourd'hui)

Philippe GUIGON – Le « A » de SHAB : « archéologie » ou « amnésie » ?

Yann CELTON – Un type clérical, les prêtres érudits. L'exemple des clercs historiens et historiens de l'art en Bretagne au XX^e siècle

Thierry HAMON – Un siècle de recherches en histoire du droit breton (1920-2021)

Cyprien HENRY – Les sociétés historiques et l'édition des sources en Bretagne au XX^e siècle

Manon SIX – L'histoire de Bretagne au Musée de Bretagne

Jean-Luc BLAISE – Table ronde. Les sociétés historiques et la protection du patrimoine, hier et aujourd'hui

(participants : Christine JABLONSKI, Michèle Le Bourg, Solen PERON, Alain PENNEC, Christophe MARION)

Pascal ORY – Conclusions

Denise DELOUCHE – Vingt-cinq ans d'expositions et de publications en Bretagne sur la peinture

Isabelle BAGUELIN, Cécile OULHEN, Hervé RAULET, Xavier de SAINT CHAMAS – La Conservation régionale

des Monuments historiques de Bretagne : dix ans d'activités

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2021

40 € (pour les 2 volumes)



SHAB

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE